

née. Je saluai le maître de la nature ; je le remerciai de ce qu'après avoir dispensé la vie à tant d'êtres divers, il m'en avait fait ma petite part en m'envoyant aussi, à moi, faible fleur, un rayon de soleil pour me réjouir.

Après ma prière, je promenai ma vue avec ravissement sur ce qui m'entourait ; j'admirai le soleil, je contemplai le ciel, je bus la rosée, j'écoutai le vol des sylphes et le chant du grillon ; mon calice entr'ouvert aspirait l'air pur du matin : mon parfum, bien faible encore, s'exhalait doucement ; je m'abandonnai à la vie, et je me mis à jouir nonchalamment de l'existence en me berçant heureuse sur ma tige.

Cependant j'étais étonnée de voir mes sœurs tristes et languissantes. Quelques-unes même pleuraient ; hélas ! elles reconnaissaient déjà le sort que nous préparait l'avenir. Eclores de la veille, elles avaient un long jour d'expérience, et presque toutes, plus épanouies que moi, en savaient beaucoup plus sur les choses de ce monde. Voilà pourquoi, sans doute, des larmes s'échappaient de leur calice et tombaient en gouttes brillantes sur leur vert feuillage.

Moi, tout occupée à me débarrasser de mon enveloppe, à déplier mes pétales, à m'épanouir au plus vite, je n'avais garde de songer que cette vie à peine connue, et que je trouvais si douce, eût pour tous des peines amères et une prompte fin.

Les discours de mes sœurs ne tardèrent point à m'éclairer. Elles devisaient gravement et faisaient de grandes conjectures sur ce qui allait leur advenir. Les roses ne se ressemblent point entre elles. Il y a dans leur caractère une foule de nuances qui les distinguent. Les unes sont folles, coquettes et légères ; d'autres sage, doctes et sérieuses. Et cette différence se marquait bien dans la diversité de leurs souhaits.

—Que m'importe d'être cueillie ce matin ou ce soir, disait une rose à cent feuilles, esprit fort qui se pavanait orgueilleusement sur sa tige ; ne faut-il pas toujours finir par là ? Le zéphir a passé, emportant mes parfums sur son aile. Que me faut-il de plus ? J'ai vécu ; je veux mourir.

—Oh ! non pas moi, s'écria plus loin une rose du Bengale. Qu'ai-je fait dans ce champ, sinon d'éclorre ? Je ne connais rien ici-bas. Le soleil est beau, sans doute ; mais, sous les lambris dorés, il y a des plaisirs et des fêtes, j'en veux ma part. A la clarté de ces lustres splendides, aux sons mélodieux des cadences légères,

je veux entourer de mes fraîches guirlandes la taille gracieuse de la jeune fille. Mêlée à sa blonde chevelure, sans aiguillon pour elle, je la suivrai dans ses fêtes pour la parer et l'embellir ; voilà le destin que j'envie.

—Oui, qu'on me cueille, s'écria près de moi une rose pourpre, à la tige altièrre, qu'on me cueille, qu'on me porte à la ville. Ici, nul ne me voit, et je veux être vue. J'étales dans ce champ mes plus vives couleurs, le zéphir passe et m'oublie ; je suis belle cependant. Je veux aussi briller et plaire ; n'importe pour cela d'être cueillie ! Ce n'est pas acheter trop cher un jour de bonheur et de gloire.

—Sotte chose que de plaire, répondit d'une voix aigre la rose unique. Moi, je veux vivre d'abord, et vivre pour moi-même. Vous n'entendez rien à ce monde, mes sœurs. S'épanouir le moins qu'on peut afin de prolonger son existence, renfermer ses parfums en soi pour mieux en jouir, voilà le bonheur. Bonsoir, Mesdames, je referme mon calice. Tandis qu'on vous cueillera, moi, je dormirai.

—Je voudrais vivre pour aimer, dit à son tour la simple rose des champs ; mes frères rameaux s'attachent comme le lierre ; j'aime la goutte de rosée qui m'abreuve, et les joyeuses phalènes qui me visitent ; j'aime le chant de la cigale dans les blés et les plaintes de l'air dans les bois ; j'aime la vie et ses doux mystères : voilà pourquoi je m'effeuille sous la main qui m'arrache à ma tige ; voilà pourquoi je ne veux pas mourir encore.

—C'est le mois de la vierge Marie, chanta doucement une petite rose blanche. Je lui garde mes parfums comme un encens. Pour elle je veux être cueillie. Je veux mourir sur son autel.

—Grand Dieu ! m'écriai-je enfin saisie d'effroi, que parlez vous donc toutes d'être cueillies et de mourir ? A peine sommes-nous écloses !

—Hélas ! ma pauvre enfant, répondit une voix grave au-dessus de ma tête ; il faut bien remplir son destin, et chacun ici-bas a sa loi qu'il faut suivre.

—Grand'mère, dit en se redressant un petit bouton à l'air mutin, au tour vermeil, vous en parlez vraiment bien à votre aise. Vous qui comptez au moins quatre longs jours, vous avez eu le temps de contempler le soleil et la nature, d'écouter le zéphir, de respirer et de vivre ; partez avant nous, si le cœur vous en dit.

—On ne me cueillera point, répondit la voix grave avec tristesse. J'étais belle, on me con-